

Un après-midi inoubliable

Cet événement s'est déroulé il y a déjà très longtemps, cela fait presque dix ans maintenant.

À l'époque, je fréquentais l'école française à Francfort, passage imprévu dans mon parcours scolaire. Leur plan initial avait été d'envoyer mon frère et moi dans une maternelle allemande après avoir été à Dubaï pendant deux années. Nous étions, après tout, australiens-allemands et non français. Mais pour quelque raison, nous ne nous épanouissions pas à la maternelle allemande. C'est ainsi que mes parents cherchèrent alors une alternative quant au système d'éducation que nous allions intégrer pour nos premières années scolaires. Ils m'ont inscrit à une semaine d'essai à l'école française, m'étant déjà familiarisée avec la langue française durant les deux années passées à l'étranger. Quand ils ont vu à quel point j'étais heureuse là-bas, leur décision était facile à prendre.

Chaque année, en juin, on partait une semaine en classe verte. C'était toujours un événement attendu avec hâte par les élèves, moins par les professeurs pour qui, à la fin de la semaine, sentaient le besoin d'être déjà en vacances. Heureusement pour eux l'été n'était pas loin ! Ce fut ainsi qu'un groupe de petits élèves du CE1a - tellement excités qu'ils n'arrivaient pas à rester assis sur leurs sièges de bus - partaient pour une semaine en France, cette fois-ci en direction des Vosges.

Une heure ne s'était même pas écoulée quand les premières rouspétances, commencèrent.

« Madame, encore combien de temps? Quand est-ce qu'on arrive? »

« Ça va encore durer » était toujours la réponse qui venait de l'avant du bus, où était assise la maîtresse accompagnée par deux parents, dont l'un était ma mère.

Ma maîtresse avait environ la trentaine avec des cheveux bruns qui lui allaient jusqu'aux épaules. Elle était toujours très douce avec nous, ne perdait jamais patience, expliquait la même addition de maths pour la énième fois si nécessaire, les chamailleries disparaissaient comme par magie quand elle apparaissait. Rien ne pouvait lui faire perdre son calme.

Mes sentiments étaient partagés quant à la présence de ma mère pendant ce voyage. Normalement je m'entends très bien avec elle, mais cela rendait en effet les choses beaucoup plus difficiles en ce qui concernait les occasions pour faire des bêtises ou de ne pas manger ma salade au dîner. Mais, ça c'est une autre histoire.

Avec les copains de la classe on jouait à la bataille, à 007, on se racontait des histoires de fantômes, des blagues de Toto - la liste des choses était infinie. Après tout, les téléphones portables étaient bien moins répandus parmi la jeune génération que de nos jours. A l'arrière du bus régnait un brouhaha constant, parfois interrompu par la question quand nous allions enfin arriver. Toutefois, on n'était pas si terribles qu'on puisse le penser, pour un groupe d'élèves en

deuxième année d'école primaire. Les bagarres étaient rares et, en gros, on s'entendait tous très bien. Le fait qu'environ un tiers de la classe était d'origine française, un tiers allemande, puis le reste d'autres pays, ne nous posait pas de problème.

Nous avons fait un grand effort pour rester sage tout en nous divertissant durant ce long voyage. Malheureusement, des multiples bouchons sur la route ont eu pour résultat qu'au bout de six heures de voyage, nous n'étions toujours pas arrivés. Tout le monde s'impatientait.

Lorsque justement c'était à moi de crier vers l'avant du bus pour la millième fois « quand-est ce que nous allons finalement arriver », il s'est produit un incident : PCHIIIIIIII PAF!!!

Le bus s'est arrêté d'un coup sec, comme ça, sans avertissement. Les cartes et jeux de société ont volé des tables, une banane a traversé toute la longueur du bus, les enfants se sont écrasés dans le siège devant eux.

Ensuite suivit le silence total. Personne n'osait respirer.

Pour ma part, j'étais moins choquée que confuse quant à la raison pour la laquelle nous ne roulions plus. Je fus donc la première à briser le silence.
« Madame, y a-t-il un problème? »

Pas de réponse.

« Madaaame? »

Enfin, après avoir attendu ce qui ressemblait à une éternité, une voix résonna:
« C'est bon les enfants, rien de grave n'est arrivé. »
Super, j'adorais ce genre de réponses qui ne répondait en rien à la question.
Typique.

Dans ma frustration, j'ai décidé de regarder en dehors de la fenêtre. Nous étions au milieu de nulle part, sur une petite route de terre à sens unique, bordée des deux côtés d'arbres. Sérieusement, nous avons probablement pilé pour éviter d'écraser un scarabée traversant la route ou quelque chose de la sorte. Quelle situation ridicule. Je nous voyais déjà attendre ici jusqu'au lendemain matin.

Peu de temps après, la porte avant du bus s'ouvrit et la maîtresse sortit. Je me précipitais vers l'avant du bus pour voir ce qui se passait. De chaque côté, au bord de la route, qui ressemblait plutôt à un chemin, était en garés deux bus avec des plaques d'immatriculation française. Au milieu du chemin se trouvait une trentaine de personnes, toutes environ âgées entre cinquante et quatre-vingts ans accompagnées d'une fanfare jouant des trompettes, des cors français et même un tuba.

Ma maîtresse revint bientôt et, à en juger par l'expression de son visage, je savais que quelque chose n'allait pas. Elle avait l'air un peu perturbée et incertaine, ce qu'elle n'était vraiment jamais. Elle parla à voix basse à ma mère qui la regarda aussi avec incertitude. Je n'ai pu saisir que quelques mots comme - service commémoratif - deuxième guerre mondiale - famille tuée par les nazis allemands - beaucoup d'enfants ici allemands, ce qui ne m'a pas beaucoup aidé à comprendre à l'époque.

C'est alors que ma maîtresse soupira, racla sa gorge et commença:

« Bon, les enfants, écoutez moi un instant s'il vous plaît. Il semble que nous ne pourrions pas nous remettre en route pendant un petit moment. Patientez encore un peu, sortez des livres ou continuez à jouer. Je suis désolée, mais dans ce cas ci, il n'y a rien faire.»

Naturellement les protestations et les plaintes commencèrent.

« Mais cela fait déjà six heures »

« J'ai faim »

« Ça commence à m'énerver »

« Je ne veux plus m'asseoir »

« J'ai soif »

« J'en ai marre »

« Allez les gars, tant pis, on sort, qui vient avec moi? ».

Ce n'était pas moi qui avais prononcé ces derniers mots. Vraiment. Malgré tout, j'étais d'accord avec cette suggestion et il me semblait que les autres l'étaient aussi, car tout le monde se déplaçait vers la porte arrière qui avait été ouverte pour laisser entrer de l'air frais. Le visage de la maîtresse devint blême quand elle réalisa ce qui se passait et elle cria désespérément:

« Non, les enfants! Revenez immédiatement! Vous ne pouvez pas faire ça, restez ici!!! »

En temps normal, nous suivions toujours les ordres des personnes d'autorité, mais notre limite en patience avait été dépassée. Nous voulions seulement sortir de cet espace clos et serré pendant une minute, rien de plus. Où était le mal?

La maîtresse se précipita alors dans notre direction. Je ne l'avais jamais vu se déplacer aussi vite. Peu importait, de toute façon, c'était trop tard.

Au moins cinq élèves étaient déjà à l'extérieur, moi y compris. Les gens dehors se tournèrent vers nous. Ils étaient tous vêtus d'uniformes bleus marines, avec des médailles sur la poitrine. Je n'avais jamais vu quelque chose de semblable auparavant. L'orateur s'arrêta au milieu de sa phrase, souriant il dit:

« Regardez, des enfants! Bonjour! Vous voulez venir participer? »

Il était assez vieux, je dirais qu'il devait avoir au moins soixante-quinze ans.

Avant que nous ne puissions ouvrir nos bouches pour répondre, la maîtresse était arrivée à la porte et intervint.

« Non, non monsieur, je crois que c'est bon, ils vont rentrer dans le bus. Je suis sincèrement désolé qu'ils aient dérangés la cérémonie. Allez les enfants, on rentre. »

C'était quoi déjà une cérémonie? Je ne comprenais pas tout à fait ce qui était en train de se passer.

Mais l'homme et tous les autres mamies et papis persistaient.

« Mais madame, pourquoi pas? Ils peuvent chanter avec nous. Ce n'est tout de même pas un problème. »

« Je ne crois pas que cela soit une bonne idée... » répondit la maîtresse. Elle était presque en train de trembler à ce moment. Moi, au contraire, j'étais extrêmement déconcertée. D'ailleurs, j'étais presque sûre que les autres n'avaient pas non plus la moindre idée en quoi cela posait problème que nous assistions à la cérémonie. Ils n'étaient pas prêts à retourner dans le bus et suppliaient la maîtresse de les laisser y aller.

La maîtresse était maintenant sur le point de s'effondrer. C'est alors que ma mère apparut et lui dit d'une voix calme:

« Ne te fait pas de soucis. Beaucoup d'entre eux sont Allemands, mais ils sont encore trop jeunes pour comprendre. Tant que les autres ne s'en soucient pas, tout ira bien. Ils ne tiendront pas les enfants responsables des événements du passé. Un passé inexcusable. Ces gens sont en train de pardonner les générations futures. Nous devrions en être reconnaissants. »

« Je vois. C'est vrai qu'il ne sert à rien de leur interdire de partir. Je suis sûre qu'ils se comporteront bien. Vous entendez ce que je viens de dire, les enfants? Tout le monde doit bien se tenir, compris? »

« Bien sûr Madame! »

Lorsque nous nous sommes rapprochés du lieu de cérémonie, ma mère me fit comprendre d'un regard que j'avais à être d'un comportement irréprochable.

Nous avons passé un merveilleux moment cet après-midi là. On a chanté, lu des discours à haute voix, parlé avec toutes les personnes et écouté les histoires qu'ils nous racontaient de leur enfance. Après environ deux heures, on remontait tous fatigués dans le bus et arrivait peu de temps après à notre destination.

Ce n'est que des années plus tard, quand ma mère m'a raconté l'histoire un soir pendant le dîner, que j'ai réellement compris l'importance de ce jour là et pourquoi ma maîtresse avait eu tellement peur. Ce qui n'avait été que des chansons et des récits pour moi à l'époque, commémorait en fait la mort d'une famille française juive. C'était un mari et une femme et leurs deux enfants, assassinés par des nazis allemands pendant la Seconde Guerre mondiale.

Voici donc que je voudrais dire à cette famille française et à toutes les autres victimes de ce scandaleux et injustifiable moment dans l'histoire que je suis désolée pour ce passage de notre Histoire. Je le dis aussi à toutes les familles survivantes, qui en ont souffert en conséquence, qui ont dû continuer à vivre sans leurs proches aimés. Je voudrais remercier la communauté française qui, ce jour là, nous a laissé participer à un moment émouvant. Je leur suis reconnaissante de nous avoir pardonné, nous les Allemands, alors que les dommages qui leur ont été infligés sont irréparables. Merci.